

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température, car, par des froids de trente degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelât subitement. Il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions de neige, qui seules pouvaient sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur. Mais Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Jean Cornubute n'oublia pas non plus les lectures et les prières, car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui. Rien n'est plus dangereux dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse. Une neige épaisse, soulevée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui allait devenir véritablement leur soleil pendant cette longue nuit des pôles; mais, avec ces vents d'ouest, la neige ne cessa pas de tomber. Chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permit de descendre sur la plaine. On y réussissait facilement avec les couteaux à neige; une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire. Tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure, et l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Tous ces préparatifs durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus en avant. Le navire était emprisonné pour six ou sept mois, et le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces. Il fallait donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

## VIII.

### PLAN D'EXPLORATIONS.

Le 9 octobre, Jean Cornubute tint conseil pour dresser le plan de ses opérations, et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente.

La côte orientale du Groenland s'avance perpendiculairement vers le nord. Les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages. Dans cette espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groenland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue. Une seule île, l'île Shannon, se trouvait à une centaine de milles dans le nord de la baie de Gael-Hamkes, où la *Jenne-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norvégien, suivant toutes les probabilités, avait été entrainé dans cette direction, en supposant qu'il n'eût pu atteindre l'île Shannon, c'était là que Louis Cornubute et les naufragés avaient dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition d'André Vastling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norvège, un trameau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fut propre à glisser sur la neige et sur la glace. Il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidele Misomme l'eut bientôt mis en état, et il y travailla dans le magasin de neige, où ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon dans ce magasin, car tout travail y eût été impossible sans cela. Le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un tron percé dans la neige; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition, car la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissant sensiblement. Jean Cornubute imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer. Ce qui réussit complètement.

(A continuer.)

—:o:—

### LE PRISONNIER DE GUERRE,

*Histoire racontée par un maître d'École.*

Le lendemain, de grand matin, Marie sortit avec un petit panier au bras, laissant croire à ceux qui la rencontrèrent qu'elle se rendait au marché voisin. Tout le monde dormait encore dans la maison, à l'heure où elle était sortie; mais lorsque ses parents eurent remarqué son absence, ils ne doutèrent pas, après un premier moment de stupeur, qu'elle ne fût allée voir partir Toniotto. Ses deux

frères se rendirent en toute hâte sur les lieux, où ils apprirent que Toniotto était déjà parti; quant à leur sœur, nul ne l'avait vue et ne pouvait leur en donner de nouvelles. Marie, en effet, prévoyant bien que ses frères se mettraient à sa recherche, et se dirigeraient tout naturellement vers le point d'où devait partir la colonne des conscrits, avait évité de s'y montrer; mais elle était parvenue, à force de questions, à connaître la route déjà suivie par les autres conscrits, ainsi que le nom de l'étape où ils avaient passé la nuit, et ce fut là qu'elle se rendit directement. Elle y était déjà, lorsque Toniotto y arriva, marchant entre deux gendarmes comme un malfaiteur. Les gendarmes, qui la reconnurent, la laissèrent approcher. Elle partagea avec eux les petites provisions qu'elle avait apportées; moyennant quoi, elle put aussi les partager avec Toniotto, et passer quelques heures avec lui. En vain voulut-il exiger d'elle qu'elle ne le suivit pas plus loin; elle accompagna la colonne jusqu'à la première couchée. Là, Toniotto ayant été mis sous les verrous, elle alla demander asile pour la nuit à une pauvre femme: le lendemain matin, elle attendait à la porte de la prison. Bientôt, jugez de sa douleur! elle vit le malheureux conscrit sortir les mains liées, et rattaché par une longue corde à une vingtaine de ses camarades qui marchaient deux à deux comme des forçats ou des animaux. Ceux-ci, il est vrai, étaient peu sensibles à cet affront qu'ils savaient ne devoir durer que jusqu'au jour où ils auraient passé les Alpes, et rejoint la réserve; mais quel ne devait pas être le désespoir de ce pauvre Toniotto, de se voir ainsi dégradé et humilié en présence de sa maîtresse! comme elle persistait pourtant à le suivre, marchant à ses côtés, il lui demandait:

« Mais que pensez-vous faire, qu'espérez-vous, en me suivant ainsi? »

Et Marie répondait:

« Je n'ai pensé à rien; j'ai voulu seulement vous revoir et vous accompagner quelques temps encore. »

Puis elle l'entretenait de nouveau de son idée de devenir cantinière du régiment, idée qu'il repoussait énergiquement, en lui parlant de ses parents, et qui provoquait les railleries des camarades de Toniotto, et les gros mots des gendarmes, qui n'étaient plus ceux de la veille.

À la halte du dîner ce fut pis encore. Tous les conscrits furent mis sous clef dans l'écurie d'une auberge, et la pauvre fille, repoussée brusquement loin de la porte près de laquelle elle voulait rester, ne songea même pas à réparer ses forces en prenant quelque nourriture. Lorsque les conscrits sortirent de l'écurie, liés et attachés comme ils l'étaient le matin